

Cédric Desrues-Toutain

Les morsures de l'absence



Une sueur satinée s'échappe des draps de soie et imprègne la pièce d'une âcre odeur d'échanges sexuels. Assise sur le bord de l'épais matelas, Marie rattache son soutien-gorge.

Il est debout et fait face au miroir posé sur le mur, au-dessus d'une commode grabataire fatiguée par des années de rapports brutaux et d'expressions libératrices. L'empreinte grisâtre de leurs efforts charnels est encore inscrite en encre de buée sur la grande surface réfléchissante. Dans une des rarissimes tâches pures, il se cherche, se trouve et refait habilement son nœud de cravate en s'appuyant sur cette image spéculaire qui ne lui ressemble plus vraiment. Sa face de bull-terrier, à la peau tendue et à l'ossature bombée, a perdu de son tonus. Il pourrait l'observer, mais préfère l'ignorer. L'ego est resté de taille. Pire, il a enflé.

L'empressement de son attitude saccade ses gestes, l'habitude compense. Dans une demi-heure, il a un rendez-vous à l'autre bout de la ville. Un autre appartement, une autre vente, une autre prime.

Avant de partir, il dépose quelques billets sur la commode en évitant son attention.

Depuis qu'elle a perdu son moyen de subsistance, tout en conservant les habitudes qui allaient avec, Marie ne voit plus le jour. Littéralement, elle vit la nuit. Il n'y a que pendant cette dernière que les portes des opportunités lui sont ouvertes. Devenue un langage à d'infects vices, elle prend pour elle la souffrance et l'argent, ils gardent la fierté et, parfois, la trace éphémère du plaisir.

En cet instant, glissant ses pieds dans des escarpins de marque, elle regrette. Elle aimerait pouvoir rectifier, revoir ses erreurs de jugement avec application, ses actes mauvais et si bas qu'elle en prend, peu à peu, l'inclinaison.

Aujourd'hui, elle paye le fruit de l'expression de ses bassesses passées. Le renoncement et les regrets l'écrasent vers le sol.

Première partie

Énonciation

Trois quarts d'heure ! Trois quarts d'heure qu'il devrait être là ! Pourtant, il ne l'est pas. Et même pas un appel ! L'humeur affamée de rancune et de vengeance, elle attend son arrivée avec la rigueur du chat devant le trou en bas du mur. Le bout de sa chaussure droite tambourine le parquet au rythme de son énervement.

Elle le voit déjà, cet air penaud si irritant derrière le voile duquel il cachera un visage baissant les yeux par dépit de n'avoir de queue. La vision gonfle sa rage. Il payera. La faire passer pour une sotte lui coûtera le prix fort.

Asynchrones avec son pied droit, ses ongles vernis courent sur le bois de la table qui se voit depuis cette porte refusant de s'ouvrir. Ils pianotent nerveusement vingt centimètres de longueur fixes lustrés la veille par Suzanne. Elle aussi payera. Le linge

n'a pas été fait à temps. Il restait des chemisiers dans le panier. Pourtant, elle a été claire là-dessus : le jeudi il ne doit pas rester le moindre linge sale !

Quinze nouvelles minutes s'effritent dans la grande pièce. Sur sa chaise, elle continue cette symphonie privée dont ils sont la partition tout en feuilletant, par étapes de nervosité, un magazine. Le rythme s'accélère. Elle attend avec la patience que sa colère lui laisse, pas d'autre choix. Elle laisse gonfler la pâte de cette ire impatiente dont elle se fera un met de choix en temps venu. Une seule chose l'obnubile. Une seule pensée dont elle ne se dégagera que lorsque son énervement sera emporté par un écoulement de représailles. Lorsqu'il se sera évanoui en eau de lessive dans une rivière déchaînée, délavé par le courant énergétique du châtiment mérité.

Dans son tailleur gris, les cheveux bruns strictement tirés vers l'arrière par un arceau d'argent dentelé, les jambes enfilées dans des collants marron rehaussés de chaussures noires vernies, elle ne laisse rien dénoter de sa jeunesse perdue par l'usure d'années d'âpreté. Son attitude, empreinte de manières maternelles, a débordé.

À vingt-huit ans, Elsa en paraît presque dix de plus. L'uni lisse de son joli visage est le cache-misère de son âme rugueuse. Sa tenue et son maquillage vieillots brisent ce que sa fraîcheur tente d'afficher et rompent, ainsi, le fil tenu de l'expression guillerette qu'ont habituellement les gens de son âge. Sa beauté

sans charme, mais symétrique, ses yeux noirs profonds et ses lèvres peu charnues mais d'une forme et d'un rose particulièrement joli, ne peuvent palier ses errances esthétiques. Alors que plus jeune elle savait mettre en valeur les atouts qu'elle possède encore, aujourd'hui elle ressemble à une mère fatiguée par des enfants inexistants et uniquement contrôlables par des punitions à réinventer tous les jours.

Enfin, la poignée s'abaisse. Le galop de ses doigts se stoppe net. Son auriculaire droit reste suspendu au-dessus du bois, la guillotine attend la tête. La porte s'ouvre doucement. La grosse face passe son nez puis ses lunettes par l'ouverture. Il s'attend à la dureté de l'échange en devenir. Seulement, son âme vagabonde encore dans cette zone d'espérance insensée précédant les situations conflictuelles que l'on peut appréhender. Dans cet espace, il évalue les possibilités les plus follement désespérées sans que son expérience ne cesse de lui rabâcher les plus noires.

La cuisine étant d'ordinaire son poste de guet, il y jette un bref coup d'œil, guettant une ombre ou un mouvement. S'il arrive à accéder à l'escalier sans qu'elle ne le voie, il peut espérer repousser la dispute jusque dans la voiture. Une fois à l'abri dans celle-ci, il sera protégé d'une prise d'attention indispensable. Elle l'y dissoudra sous ses gerbes de reproches acides, mais il aura les lignes filantes, les panneaux fuyants et

les badauds nocturnes comme refuge. Ici, il est seul sous l'éclairage.

– « *Je suis là Joseph.* » La voix sèche vient de l'autre côté, du salon. En l'entendant, Joseph sent une étreinte d'angoisse le prendre au thorax et s'allonger en un élan frissonnant jusqu'à sa gorge. Il s'arrête là. Tel qu'il est. Un pied dans la demeure, l'autre sur le paillason. Une goutte de sueur perle depuis son front bovin et va éclater sur le plancher.

Alors, une once de courage ou de résignation, peu importe, le pousse. Il passe le pas, pose sa mallette près du portemanteau sur sa droite et se tourne lentement dans sa direction. Il ne fera pas un pas de plus.

– « *Je... je suis vraiment désolé Elsa. Il y avait des bouchons, j'ai mis deux heu...* » Balbutie Joseph. Dans le salon sur sa gauche, il voit Elsa, tournée vers lui, sur un siège s'enfonçant légèrement dans l'ombre de la grande table. Les genoux croisés, couverts d'une salade de doigts nerveusement emmêlés et fraîchement arrachés de la table pour une netteté d'expression plus franche, elle le fixe durement. Il abandonne ses excuses avec sa masculinité.

Dans cette atmosphère pesante, la grosse horloge que l'on serait en droit d'attendre n'est pas. Ses rouages aux tictacs oppressants ont été exclus pour cause de bienséance. La discrétion prime, elle est de

mise pour chaque chose, chaque fait, chaque pensée. On parle à la rigueur, mais jamais on ne s'exprime.

La chemise de Joseph est imbibée de sueur. Il dégouline littéralement à l'intérieur et torrentiellement par tous ses pores exposés à l'air libre.

– « *Mais alors ! Qu'attends-tu ? Nous sommes déjà en retard.*

Va donc te doucher et change-toi par pitié. T'as vu à quoi tu ressembles ?! On dirait un énorme sachet de mozzarella troué. Tu me fais honte. » Se mélangeant à la colère, un sceau de dégoût se dessine dans les jeunes traits. Les mots explosent en gouttes de rosée périmées aux oreilles de son piteux mari.

Joseph ne lève pas les yeux, baisse la tête et grimpe rapidement à l'étage. Là, il file en trotinant vers la salle de bain commune. Celle qui lui est réservée lorsqu'ils ne reçoivent pas d'invité.

*

* *

Sur le dos un épais pull en laine aux motifs indéfinissables, la bouche en casque de soldat allemand de la Seconde Guerre, deux grappes de poils s'échappent de ses narines dilatées par le sommeil. Effondré sur le siège passager, Joseph s'est endormi après cinq minutes de route. Il bave, ronfle et va jusqu'à geindre.

Sa vue donne la nausée à Elsa. Elle essaye tant bien que mal de se concentrer sur la route sans se laisser déborder par la colère. Finalement, elle cède. Profitant d'un feu à la sortie du périphérique, elle augmente brutalement le volume.

La reprise d'Aïda, poussée à fond, l'arrache au sommeil. Il revient dans un sursaut grotesque. Ses mains cherchent une prise inexistante, sa tête fouille l'habitable d'un regard agité et sa bouche asséchée vient happer une grosse bouffée d'air conditionné qui devient vite coulée chaude sur son torse gras et dans le bas de son dos unit à son ventre par une ceinture charnue de chaire nourrie aux excès alimentaires de qualité.

D'un accord tacite et sommaire, elle a décidé qu'en ville ce serait elle le conducteur. Il ne s'y serait pas opposé. Ses reproches continus, ses crises de nerfs ponctuelles, ont eu raison de sa volonté. Il a plié et aujourd'hui il est sur le point de rompre.

Elle conduit, il dort... tant qu'elle l'y autorise.

Ce réveil brutal lui provoque une toux de colère qu'il ne peut contenir.

– « *Pourquoi as-tu fait ça ?* » Hurle-t-il avant que son visage ne se farde à nouveau de ses expressions de soumission habituelles.

Elle tourne le bouton du volume vers la gauche, Verdi tempère son expression.

– « *Fais quoi ?* » lui demande-t-elle sans animosité apparente. Un manque explicite, le calme de la mise en garde qu'il ne connaît que trop bien. Sans s'éterniser sur lui, elle reporte ses yeux sur la route prise dans l'accouchement nocturne d'un fond d'obscurité obligeant les conducteurs à enclencher leurs feux.

– « *Augmenter le volume ainsi... je dormais, tu ne pourrais pas être peu plus... un peu moins...* » L'emportement de son réveil impromptu a bien été brutalement lénifié par l'amorce de sa conscience. Joseph s'est remémoré leurs places respectives jusqu'à maintenant.

– « *Un peu moins quoi ?* » le questionne-t-elle sur un ton plus sec que le cadavre d'un phasme perdu dans le sable d'un désert.

– « *Non, rien, je... je n'ai rien dit. Désolé de t'avoir déconcentré pendant ta conduite.* » Prononce-t-il bien plus bas. Sa main droite est crispée sur la poignée interne de la portière, il ne serre pas la mâchoire, mais ses muscles masticateurs reçoivent tout de même l'information. Il doit lutter contre, la sensation est désagréable.

Le feu passe au vert, elle démarre en trombe, tourne brutalement à gauche. Il est encore dans le brouillard du réveil, ses muscles viennent de se relâcher, il ne voit pas le coup venir. Pris de vitesse, il se cogne le haut du crâne contre la vitre. Le gémissement

discret ne portera pas jusqu'aux oreilles de sa femme. Il fait tout pour. L'habitude et la crainte de la voir en profiter pour déverser les reproches qu'elle a pour l'instant tus, l'aide à se contrôler. Il craint ce flux contenu. Il a certainement gagné en ardeur à mesure qu'il mûrissait en elle.

– « *Chéri, tu peux être sûr que je préfère te voir dormir plutôt que d'avoir à discuter avec toi. C'est juste que tu gâtes la musique avec tes ronflements.*

On aurait dit une sorte d'énorme moustique me bourdonnant dans l'oreille pendant que je m'endors. Et tu sais à quel point je déteste les moustiques, hein ? » Il profite que son attention soit portée sur son discours et divisée par le feu, fraîchement vert, pour lui darder un regard assassin. L'allusion fait appel à un souvenir, une soirée d'été en Provence durant laquelle un moustique avait fini par la piquer après l'avoir empêché de dormir pendant plus de deux longues heures. Une nuit n'aurait pas suffi pour la décourager. Elle avait fini par le retrouver digérant dans un coin de murs et s'en était emparé tel quel. Comment pourrait-il oublier ? Lui non plus n'a pas fermé l'œil, elle ne l'a pas laissé faire.

L'image de sa femme souriante au-dessus d'une flamme de bougie, un doigt couvert du sang s'échappant de l'abdomen de sa proie, brûlant avec plaisir le corps flétri de l'insecte lui colle un frisson de terreur qui se mêle à sa colère.

Si j'écrivais une autobiographie, je l'appellerais : le moustique et la sangsue, ou comment réussir à ne pas voir son reflet dans nos reproches songe Joseph avant de se détourner vers les alinéas naissants écrits par les phares encore faiblards dans l'atmosphère partagée du jour couchant. *Arrivera-t-il enfin à la piquer et, avec un peu de chance, à lui refiler le palu ?... Calme-toi, calme-toi.* Dans un détournement d'attention difficile, il se réfugie et laisse les accélérations violentes de sa femme lui déboîter les cervicales par à-coups.

*
* *

Tout ce mal, toute cette souffrance diluée en instants de vie volés pour la volonté d'une mourante. Des plis sur un front ridé, un étau d'émotions terrées autour des épaules émaciées par la lourdeur d'un traitement, un aveu.

Comment lui en vouloir ? Il a promis. C'est tout ce qu'elle ne lui a jamais demandé. Il était tout ce qu'il lui restait et elle était son seul objet d'amour.

Mais pourquoi elle ? Pourquoi ce monstre ?

Certes elle est belle, il n'est pas particulièrement séduisant et son obésité flagrante n'est pas le lot habituel de ce genre de filles. Il n'en demandait pas tant. Une femme plus aimante et moins séduisante lui aurait convenu.

Elle plaisait à son père et, lorsqu'elle était encore pleine de cette gaîté se répandant jusque dans ses apprêts, il bavait sur son passage ainsi que tout homme honnête sur cette planète l'aurait fait sans se cacher. Usant de ses atouts comme leurre, glissant l'introduction de manipulations encore sous scellé où ça l'arrangeait, elle avait réussi à le et à la tromper. Ses deux parents avaient été bernés en un battement de cil et quelques souvenirs de photos personnelles rappelés dans le miroir. C'est la seule employée de l'entreprise familiale qui ait été promue en moins de cinq ans.

Quand il est arrivé pour apprendre le métier, et, par la même occasion, prendre en main les rênes de l'entreprise, elle a tout de suite vu l'opportunité. Elle était patiente. Pas assez pour attendre que M Calubin senior ne se décharge des responsabilités patronales ou qu'il ne semble prêt à se décharger des maritales.

À soixante-cinq ans, le nez tranchant, les yeux masqués par des verres ronds sans fioritures esthétiques, le front rongé par de petits hameaux dispersés de cheveux, le dos voûté et la démarche nerveuse, il exprimait son principal défaut avec une excellence peu commune. Tout en lui disait que jamais il ne donnerait une bille sans que la transaction lui en rapporte au moins deux. Elsa l'a tout de suite compris. Sa vieille avarice ne céderait, et ce, au prix de maints compromis avec lui-même, qu'à sa descendance le fruit du labeur de toute une vie. Elle le

connaissait et, sentant l'attente interminable, elle a préféré prendre les devants.

Mal dans sa peau, grasse et brillante, Joseph a cédé à la manière d'un fêtu de paille dans les mains d'un bûcheron. Les événements qui suivirent l'ont assuré qu'elle avait fait le bon choix.

*
* *

Patron d'une petite entreprise de textiles qui, aujourd'hui encore, produit et traite principalement des pièces de grandes longueurs destinées à la distribution des chaînes de supermarchés – afin de constituer les collections saisonnières des lignes des marques de chaque filiale –, le père de Joseph avait peu à peu acquis un savoir-faire reconnu assurant à son commerce des profits très honorables. Avec une seule usine, il s'était fait une place auprès des leaders du marché. Entraîné naturellement à l'épargne, il s'était assuré l'avenir et cela lui avait coûté bien plus qu'il n'aurait pu l'envisager.

Située dans la zone industrielle d'une banlieue éloignée de Paris, l'usine d'un étage ne possédait qu'une seule et unique porte d'entrée. Précédée d'un escalier faisant au plus deux mètres de largeur, cette entrée solitaire et étroite avait pour effet malheureux la production aléatoire, matinale et récurrente, d'embouteillages massifs d'employés. Tous les jours,

ils s'entassaient en maugréant devant la petite porte vitrée et perdaient un temps considérable à attendre que leurs prédécesseurs aient validé leur arrivée.

Le maître des lieux avait décidé que la badgeuse serait située dans le tout aussi étroit couloir qui suivait l'escalier. Celui-ci menant aux ateliers et aux locaux administratifs, personne ne pouvait l'oublier. Cette décision stratégique ralentissait le petit monde et encourageait les plus pressés à arriver les premiers pour ne pas partir les derniers. Résultat : la queue s'allongeait chaque matin, parfois dans la langueur d'une flemme post réveil, d'autres fois dans l'énervement des coudes à coudes fournis par le stress d'un départ en soirée retardé.

Cela n'alla pas en s'arrangeant lorsque, suite à une révélation de M Calubin sur l'exonération fiscale, les premiers employés handicapés arrivèrent dans l'entreprise et nécessitèrent une aide pour grimper les quatre hautes marches. Pour régler ce problème, et répondre aux attentes des syndicats, il fut, en toute logique, proposé de faire poser une rampe d'accès sur la droite de l'escalier. En parallèle à ce dernier et sur le côté le plus proche de la clôture externe afin de permettre aux autres employés de circuler sans plus de gênes.

L'idée était bonne et de surcroît humaine. Cependant, dans son infinie avarice, M Calubin refusa catégoriquement de dépenser la petite somme nécessaire à son élaboration. Prétextant qu'il en ferait

un bien meilleur usage en l'investissant dans l'embauche d'un nouveau responsable de production, ou autrement dit un inspecteur permanent, chargé d'assister la bonne exécution des différentes œuvres soumises aux chefs des multiples services.

Bien évidemment, à sa réponse, les syndicats bondirent et des poursuites judiciaires furent envisagées. M Calubin en fut averti et révolté, ainsi que son statut d'honnête chef d'entreprise l'y autorisait. Seulement, il n'y prit pas garde et, bien qu'elles furent enclenchées puis gagnées, leur résultat n'eut pas le temps de s'appliquer qu'un accident ironique jusqu'au comique se produisit.

Le jour où Elsa arriva dans l'enceinte de l'entreprise, un chien puceux, visiblement abandonné, fit lui aussi son arrivée. À peine débarqué, il prit l'habitude irritante pour le patron, sans en être encore un argument de haine, de venir y humer on ne sait quels somptueux effluves qui échappent à l'espèce humaine. Cette dernière étant définitivement polyatrophée.

L'entreprise semblait beaucoup plaire au cabot. Il y séjournait comme un touriste en visite de longue durée et était considéré par les indigènes locaux en tant que tel. On se souciait peu de lui et il n'y avait aucune raison que cela change.

Malheureusement, un soir d'été teinté de calme, tout cela bascula. Par la grande fenêtre de son bureau transpercée d'une infinité d'aiguilles orange, M Calubin

surprit la bestiole en pleine urination contemplative sur le pneu arrière droit de sa berline. À travers la lucarne obscurcie de son jugement, embrouillé par les conflits syndicaux et l'impression étouffante qu'on lui vouait une haine s'enracinant chaque jour plus profondément, le petit patron perçut un échange de regard avec l'animal alors qu'il terminait son ouvrage. Pendant l'acte dégradant qu'elle commettait avec un aplomb malsain, la bête le fixait directement dans les yeux. Il était clair que l'insulte était pesée, volontaire et aussi nette que l'arête tournoyante d'une pointe de flèche fonçant vers sa tête.

Depuis ce jour d'affront franc, une guerre obsessionnelle fut déclarée dans l'étau serré servant de crâne au bonhomme. Dès lors, M Calubin voua une haine féroce à la bête dépouillée. Il ne pouvait rester indifférent ! Quel patron supporterait de se voir égratigné par un être d'une si faible consistance intellectuelle ? Il usa donc de toutes les méthodes imaginables pour le chasser de son domaine.

Hélas dans ses échecs, bien qu'il n'osait se l'avouer, M Calubin observa le tragique de son jugement et le prodige dont peuvent faire preuve les plus insignifiantes créatures.

Tout d'abord, à des fins proprement humaines, car démunie de toute cruauté fortuite, le patron essaya de l'attraper avec l'assistance de plusieurs employés, qui, malgré leurs réticences à aider un dirigeant si pingre, voyaient là une façon de se passer

exceptionnellement de la répétition écrasante de leur fonction tout en se dégourdissant les jambes. Les employés amusés furent placés à tous les points stratégiques envisageables. Le chien ne pouvait échapper au filet humain.

Après plusieurs courses effrénées entre les tissus bleu et blanc, les godasses épaisses couvertes de taches colorées et les mégots chutant en laissant une trace fumeuse de surprise à l'atmosphère, il disparut par des moyens qui restent inconnus. Il s'évapora entre deux paires de jambes après avoir franchi un angle pourtant couvert de chaque côté par deux binômes débutants de chasseurs ouvriers.

Devant ce premier échec, et quelques autres encore sous l'égide d'une moralité chancelante, M Calubin se résigna à expérimenter l'assassinat par empoisonnement. Pour ce faire, il plaça près de l'entrée – ainsi, il pourrait le voir succomber et jouir de ce plaisir depuis son bureau – une belle boulette de viande hachée garnie de cachets de somnifères. La journée passa, la viande sécha au soleil blanc et il eut beau s'user la rétine dessus, rien ne fit venir le chien. Néanmoins, elle s'éclipsa pendant la nuit. Les cachets restèrent, posés en petit tas baveux sans logique et tachetés de morceaux brunâtres.

Devant sa certitude grandissante qu'une fortune inespérée avait jusque-là protégé l'animal, il appela la fourrière. Il fallait impérativement qu'ils envoient un agent équipé de l'attirail le plus poussif dont ils

disposaient. C'est à dire une longue tige pourvue d'un nœud coulant à l'extrémité, de quelques cages et d'une fléchette soporifique pour les plus récalcitrants.

Rien de moins ne serait suffisant pour le débarrasser de la petite bête à la truffe visiblement brûlée, aux poils marron-gris crasse longs et hirsutes, et aux oreilles tout en sections de franges déchirées. Toutefois, alors qu'il n'avait jusque-là exprimé aucune forme de rétivité, lorsque son interlocuteur lui demanda son adresse et que le patron lui eut répondu, l'employé de fourrière perdit toute contenance.

Après un silence étrange, il en vint à lui conter les nombreuses mésaventures que ses services rencontrèrent avec le cabot. Trois mois déjà qu'ils lui couraient après et jamais, jamais, oh non jamais, ils n'avaient réussi, malgré plusieurs belles idées, à ne serait-ce que le toucher. Le quadrupède réussissait toujours à filer. Le service avait fini par lui accorder une sorte de statut mythique bâti sur quelques disparitions et esquives que les plus grands prestidigitateurs auraient pu envier.

Personne ne fut envoyé. M Calubin resta avec sa haine à ruminer.

Après cet appel, le cabot gagna une majuscule. Il acquit dans l'esprit de M Calubin les qualités d'esprit qu'ont les grands ennemis. La bête souffrant d'un esthétisme disgracieux, et certainement très odorant, n'en avait pas moins des facultés indéniables de raisonnement. Elles le mettaient tout de même hors